

Irène

Autor(en): **Rossel, Virgile**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **6 (1910)**

PDF erstellt am: **04.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-749505>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

IRÈNE

NOUVELLE PAR VIRGILE ROSSEL

I.

Un salon d'hôtel, à Clarens. Le soir tombe, doux et lent. Près de l'une des fenêtres, une toute jeune fille regarde, sans voir, le Léman qui sourit et palpite sous la caresse du soleil couchant. Elle a les traits fins et purs. Sa taille élancée paraît plus grande encore dans l'ombre qui envahit la chambre aux lourds rideaux. Des mèches de cheveux blonds frôlent sa joue blêmie par l'angoisse de tant de veilles passées au chevet d'une mère malade.

Elle a relevé la tête, et, d'un pas léger, d'un pas glissant d'infirmière, elle se dirige vers le fond de la pièce, où, affaissé dans un fauteuil, un homme garde le tragique silence de ceux qui ont cessé d'espérer.

— Ferai-je de la lumière, papa?

— Si tu veux, Irène.

Le bruit sec du bouton électrique. Le salon s'est éclairé soudain.

— Ah! . . .

C'est un soupir qui est presque un cri. Lassitude, colère, effroi, il y a de tout cela dans la plainte qu'a poussée Georges Audert. Sa fille lui prend la main, tendrement. Il accueille Irène, d'un geste dur, d'un brutal „laisse-moi“. Mais elle s'est coulée aux genoux de M. Audert et balbutie, entre deux sanglots:

— Papa, je t'en prie . . . On sauvera maman, on la sauvera.

— Tu crois qu'on la sauvera?

Il s'est redressé. Il a fait asseoir Irène près de lui et ils restent là, comme s'ils avaient peur de leurs paroles. Georges Audert a bien vieilli depuis trois semaines. Son corps puissant a molli et s'est tassé. Son visage, naguère débordant de santé, s'est creusé de rides. Ses cheveux, qui grisonnaient sans hâte, ont blanchi. Il n'est plus Monsieur le notaire, l'actif et le robuste tabellion qu'on enviait, dans son village du Jura neuchâtelois, pour son bonheur en ménage non moins que pour la prospérité de ses affaires. De la mort plane sur lui. Et quelle mort? Celle d'une compagne qui a été la fierté et la joie de sa vie. On est

venu à Clarens, on a fui le perfide printemps de là-haut. Le père et la plus jeune des filles ont accompagné Madame Audert. Il y aura tantôt un mois qu'ils sont arrivés. Pas de changement en bien. Au contraire. C'est comme si, devant ce paysage plus riant, sous ce ciel plus gai, les malades trouvaient qu'il est plus facile de mourir. Et ils ne luttent plus; ils s'abandonnent.

— Elle est perdue . . . Ma petite Irène, que je suis malheureux!

Audert, maintenant, se promène fiévreusement dans le salon. Tout à coup, il s'arrête.

— On a télégraphié à ta soeur, à ton frère?

— Oui.

— Quand seront-ils ici?

— Ils devraient être à Clarens depuis une heure. Le prochain omnibus de l'hôtel nous les amènera certainement.

— S'ils tiennent à la revoir . . .

— Papa!

— J'ai averti moi-même ta tante Merlin. Elle aime beaucoup ta mère... Je n'avais pas le droit de lui taire mes craintes, ni de l'éloigner de Lucienne au moment suprême... J'ai rompu avec ton oncle, qui était un viveur. Sa femme ne me l'a jamais pardonné, quoique, depuis son veuvage, elle se soit rapprochée de nous . . . Un autre deuil nous rapprochera davantage.

Il avait parlé d'un ton froid, comme pour s'assurer qu'il était le maître de sa détresse. Irène redoutait ces brusques retours de volonté. Elle eût mieux aimé qu'il gémît et pleurât avec elle. Mais il avait vraiment recouvré son calme. Il continua :

— Le docteur nous dit d'avoir confiance. Il te le dit du moins, à toi. Ah! les médecins! Leurs bonnes paroles valent leurs remèdes. S'ils savaient guérir comme ils savent mentir! . . . Mais . . .

Il la saisit par le bras et il écoute, anxieusement.

— N'as-tu rien entendu?

— Non.

Audert entr'ouvre la porte de droite avec des précautions infinies. Il ne tarde pas à la refermer sans bruit.

— Je m'étais trompé. Elle dort. Dans son fauteuil. Elle a voulu sortir de son lit, malgré sa faiblesse. Je n'ai pas eu le

cœur de la contrarier, et la garde-malade n'a pas d'autorité sur elle. Vois-tu, ce besoin de changement, chez elle, cette agitation m'effraient. C'est une dernière lueur de vie avant la mort . . .

Irène fond en larmes.

— Fillette, fillette! . . .

Il l'embrasse passionnément.

— Tu lui as prodigué ton dévouement et ton amour! Ah! la chère, la chère enfant! . . . On m'a parfois accusé de te gâter, Irène. C'est que tu lui ressembles, c'est que tu es son portrait à vingt ans. La même taille, les mêmes cheveux, les mêmes yeux surtout, les mêmes yeux . . . Ne pleure pas! Si tu avais raison, si nous la sauvions, petite? Que deviendrions-nous sans elle?

— Sans elle? O maman, maman!

— Nous avons été si étroitement, si délicieusement unis! Sauf peut-être . . .

Le bonheur a toujours été plus discret que la tristesse. Il se cache et il se tait; il y a en lui une pudeur que les âmes meurtries ne connaissent pas. Avez-vous remarqué combien les familles en deuil sont promptes aux confidences à propos de tout ce qu'elles ont souffert, de tout ce qu'elles souffriront? Avant l'instant fatal déjà, les parents s'espacent sur la durée de la maladie, sur les soins inutiles, sur la vaine tendresse de ceux qui eussent tout donné pour suspendre seulement l'œuvre de la mort. Inconsciemment, Aubert cède à la commune faiblesse. Et il parle, il parle.

— C'était avant ta naissance, l'année, les deux années qui ont précédé ta naissance. J'avais d'écrasants soucis d'affaires. Entre autres, le partage d'une grosse succession, avec son cortège de voyages, de conférences, de procès. Ce surmenage m'avait mis dans un état d'extraordinaire énervement. Si mon vieil ami Sombeval était encore de ce monde, il pourrait te dire que j'étais alors le plus insociable des hommes et le plus insupportable des maris.

— Toi? interrompt Irène, car ce flux de paroles, c'est un peu d'oubli pour son père, et elle a le sentiment qu'il se replongerait dans ses sombres pensées si elle ne lui prêtait qu'une attention distraite.

— Moi, hélas ! Il fallait me créer une situation. J'étais l'esclave de mon étude. Et mon caractère, trop sérieux, trop fermé, ne devait pas arranger les choses. Lucienne était jeune. Elle était belle. Je la cloîtrai. La mère de ta sœur aînée et de ton frère ne se contenterait-elle pas d'être enchaînée à leurs berceaux ? Je ne ménageai pas mes reproches. Elle fut impatiente de ma tyrannie. Nous avons cessé de nous comprendre. Il y eut des mois, de longs mois, où nous fûmes presque étrangers l'un à l'autre. Mon ami Sombeval s'était éloigné d'un intérieur où il ne trouvait plus que discorde et tristesse. Je lui ai même fait des scènes ridicules de jalousie. Nous avons failli nous brouiller pour tout de bon. Il quitta le pays . . . Tu fus le gage de ma réconciliation avec Lucienne. Et voilà pourquoi je t'aime, je t'aime . . .

— Papa !

— Je n'ai plus vécu, petite, ajouta-t-il en serrant la tête d'Irène contre son épaule, je n'ai plus vécu que pour réparer mes torts envers maman. Ma tâche n'est pas terminée et les ailes froides de la mort sont sur nous ! . . . La mort, oui. Résignons-nous à la vérité ! Toutes nos dissimulations égoïstes sont des actes de lâcheté envers nous-mêmes et des offenses à Dieu . . .

La terreur du lendemain reparaisait. Au fond, Georges Audert n'obéissait qu'à sa nature implacablement droite de protestant rigide.

— Des offenses à Dieu, mon enfant. Ni notre conscience, ni Dieu ne nous permettent aucune hypocrisie. Un pieux mensonge demeure un mensonge.

— Tu t'excites . . .

— Je ne peux pas chasser l'horrible obsession. Je ne le dois pas . . . Si ta mère mourait ici . . .

— Ce n'est pas possible . . .

— Et pourtant . . . Voici plus de trois semaines que nous sommes à Clarens. Chez nous, l'hiver se prolongeait, maussade, humide, glacial. Maman soupirait après le soleil. Nous sommes partis . . . Et voilà, voilà ! . . .

— Du courage, de l'espoir ! Dieu . . .

— Dieu nous reste.

Ni Georges Audert, ni sa fille n'ont entendu la porte du fond s'ouvrir et une femme de chambre entrer dans le salon. La domestique tend une carte de visite à Irène, qui dit à son père :

— Monsieur Jean Meyriez. Si tu préfères ne pas le recevoir . . .

— Qu'il vienne! C'est un ami.

Un jeune homme, de visage sympathique, presse la main d'Audert et s'incline très bas devant Irène.

— Comment va madame Audert, ce soir?

— C'est la fin . . .

Mais Irène proteste doucement.

— Elle n'est pas plus mal. Hier, elle était beaucoup mieux que ces derniers jours.

— Beaucoup mieux? se récrie Audert. Comment peux-tu? . . .

— Sans doute, maman n'est pas hors de danger. Elle a tenu à se lever. Elle s'est assoupie dans son fauteuil.

Irène entrebâille la porte de droite, se penche en avant, et, du geste, rassure M. Audert qui l'a rejointe.

— Elle dort si bien!

— Si elle a pu quitter son lit, si elle a recouvré le sommeil, dit Meyriez, c'est que décidément mademoiselle Audert a raison.

— N'est-ce pas, monsieur? Le médecin nous affirmait encore, à midi . . .

— Des mots! . . . Ah! monsieur Meyriez, mon cher Meyriez, si ce malheur arrivait . . . Ce qui précise affreusement mon angoisse, c'est qu'elle nous a elle-même priés d'appeler Jeanne et Maxime. Nous les attendons à tout moment. Elle désire que toute sa famille soit auprès d'elle pour . . .

— Papa! Quoi de plus naturel que maman ait l'ennui de Maxime et de Jeanne? Elle les embrassera. Ils lui apporteront de la joie.

Un peu de rose est monté aux joues d'Irène. Meyriez la regarde. Leurs yeux se rencontrent, et se baissent aussitôt.

— Mais vous, monsieur Meyriez? interroge Audert en détournant brusquement l'entretien. Le séjour de Clarens vous a fait du bien? Vous étiez très malade . . .

— La grippe m'avait fort éprouvé. Trois semaines de Clarens m'ont à peu près guéri.

— Quand rentrez-vous à Neuchâtel?

— Prochainement. Et comme j'ai parfois l'occasion de plaider devant le tribunal de votre district, vous ne me défendez pas de frapper à votre porte?

— Vous serez le bienvenu pour moi.

— Pour nous tous, dit Irène en rougissant.

— Votre sympathie, reprend M. Audert, nous a été bien précieuse et votre départ nous laissera bien seuls. Nous étions des inconnus l'un pour l'autre, le mois passé. Aujourd'hui, ce sont des amis qui se séparent.

— Et qui se retrouveront.

— J'y compte bien.

Il y aurait de l'indiscrétion, de la part de Meyriez, à ne pas se retirer. Il s'est levé. Au même instant, la garde-malade vient annoncer que madame Audert est réveillée.

Audert laisse retomber la main que lui tend Jean Meyriez.

— Vous m'excusez ?

Il a disparu, la garde-malade derrière lui.

Les deux jeunes gens sont en face l'un de l'autre. Quelque chose insinue à Meyriez qu'il a le devoir de tranquilliser et de consoler mademoiselle Audert. Cependant la lèvre hésite, les mots ne viennent pas. Enfin, avec effort, il prononce quelques phrases qu'il juge absurdement insignifiantes.

— Monsieur Audert a pu se tourmenter au début de la cure de madame votre mère à Clarens. Je conçois qu'il garde de l'inquiétude... Mais il y a du mieux, depuis une quinzaine. Confiance, mademoiselle!...

— Si mon père ne voyait pas tout en noir... Son affection pour maman change ses craintes en alarmes. Et alors, moi aussi...

L'émotion empêche Irène de continuer.

— Ayez du courage pour lui, pour tous!

— Ah, monsieur Meyriez, monsieur Meyriez!...

— Mademoiselle... Mademoiselle Irène... Il vous aime tant, que seule vous pouvez lui redonner de l'espoir.

— Il m'aime trop. Il aime trop tous ceux qu'il aime. Et c'est de l'épouvante qui me saisit à l'idée que demain peut-être...

— Madame Audert guérira.

— Si elle mourait? Oh! dites-moi!... Non, ne me dites rien. Et pardon de vous mêler égoïstement...

— Ne suis-je pas l'ami de monsieur Audert?

La voix de Meyriez tremble.

— Ne suis-je pas un peu le vôtre? . . . Plus tard, quand ces mauvais jours seront loin de nous, pensez . . .

— Je ne puis penser qu'à maman.

— Ne pensez qu'à elle! Mais souvenez-vous de moi!

Ils ne peuvent se séparer. Une force dont ils ne sont plus les maîtres les attache l'un à l'autre.

Leur rêve douloureux et tendre aura été court. La porte du fond s'est ouverte bruyamment. Irène pousse un cri.

— Jeanne! . . . Maxime!

Sa sœur aînée et son frère l'étreignent en pleurant. Elle les met au courant, en quelques mots brefs. Et Jeanne de récriminer, selon son habitude.

— Personne à la gare! Ce n'est pas gentil.

Maxime, qui lui aide à enlever un élégant manteau de voyage, la tance avec une vigueur toute fraternelle.

— Quand tu réussiras à n'être pas désagréable à quelqu'un, toi . . .

Il se rapproche d'Irène, l'embrasse sur les deux joues.

— Jeanne n'est pas aussi facile que toi en voyage. Ni à la maison . . . Alors, maman?

— Pas plus mal, je t'assure. Même mieux, un peu mieux.

— C'est que le télégramme de papa nous a bouleversés. Mais . . .

Meyriez, qui est demeuré à l'écart et dont la présence au salon avait échappé à Maxime comme à Jeanne, s'avance pour prendre congé d'Irène.

— Mademoiselle . . .

Confuse, Irène balbutie en s'adressant à Maxime et à Jeanne:

— Monsieur Meyriez. Un ami de papa . . .

— Irène nous a souvent parlé de vous, dans ses lettres, monsieur, dit Maxime, d'un ton cordial.

— Oui, confirme Jeanne, pincée et sèche.

— Madame votre mère sera si heureuse de vous revoir! Au milieu des siens, de tous les siens, elle ne tardera pas à se rétablir complètement . . .

Maxime tend la main à Meyriez, qui salue les jeunes filles et s'éloigne. Un pli railleur se dessine sur la jolie bouche de Jeanne.

— Il n'est pas trop mal, Irène.

— Il est même très bien, ce monsieur Meyriez, déclare Maxime avec conviction. Et il a été...

Jeanne achève la phrase :

— La Providence d'Irène!

— Jeanne!

— Mademoiselle se fâche... Tu n'as que dix-huit ans. Je suis ton aînée et j'ai le droit de te rappeler que tu n'es pas à Clarens pour recevoir des hommages...

Une larme jaillit des yeux d'Irène, une larme sur laquelle Maxime pose un gros baiser.

— Si Jeanne n'était pas ainsi, tu ne la reconnaîtrais plus. Et cinq heures de chemin de fer n'ont pas corrigé son humeur. Sois indulgente à ses nerfs!... Maman nous attend?

A demi consolée, Irène répond :

— Papa est auprès d'elle. Il faut qu'il la prépare un peu à une entrevue qui lui causera beaucoup d'émotion. Elle vous attend, mais elle est encore bien faible.

Si Maxime ressemble à Irène, s'il est élancé comme elle et blond comme elle, s'il a toute la distinction et le charme de sa mère, Jeanne est une Audert, la taille courte et forte, le teint violent, les cheveux très noirs; elle serait laide, sans sa bouche aux minces lèvres fraîches et ses grands yeux sombres. Elle n'est pas méchante. Jalouse seulement. Jalouse de la beauté d'Irène, jalouse du caractère d'Irène, jalouse de l'affection qu'Irène inspire à tous par la grâce d'une nature non moins aimable qu'aimante.

— La chambre de maman? demande Jeanne.

— Je t'en prie. Un moment...

— Maman est prévenue. Nous ne sommes pas ici pour nous morfondre d'impatience derrière sa porte. Nous sommes ses enfants, nous aussi.

— Jeanne, Jeanne! gronde Maxime. Tu es un buisson d'épines au pays des roses... Ah! ma petite sœur, ces trois semaines n'ont pas été gaies sans toi. Jeanne ne décolerait plus. Selon elle, sa place était près de maman. Tu lui avais pris sa place...

— Elle a enjôlé papa pour me la prendre...

Tendrement, Maxime attire contre lui sa „petite sœur“.

— L'effet du voyage, Irène! Pardonne-lui!

Il pousse Irène dans les bras de Jeanne.

— Tu ne m'en veux plus? murmure la douce enfant à l'oreille de son aînée.

— Non, non . . .

Survient M. le pasteur François. L'excellent vieillard est très pressé, comme toujours. Ses joues rasées de frais ruissellent de gouttelettes de sueur, qu'il essuie d'un immense mouchoir aux couleurs fédérales. Et, tout en s'épongeant, il dit d'une voix si essoufflée qu'elle n'a plus rien d'onctueux:

— Mesdemoiselles . . . Monsieur . . . Votre frère et votre sœur, mademoiselle Irène? . . . Ah! fort bien, fort bien . . . Quelles nouvelles, ce soir?

— Les mêmes qu'hier, monsieur le pasteur. J'ajouterais: une légère amélioration, si mon père ne jugeait l'état de maman . . .

— Plus grave? . . . Monsieur Audert manque de confiance en Dieu. Mais le voici, ce cher monsieur Audert . . .

Audert, lui, ne voit que ses enfants. Maxime et Jeanne courent à lui. Il les tient longtemps enlacés.

— Jeanne! Maxime! . . . Nous serons du moins ensemble, tous. Tous!

Puis, remarquant M. François.

— Monsieur le pasteur, madame Audert vous attend depuis le matin.

— Je me suis attardé auprès d'une autre malade . . . Mademoiselle Irène m'apprend que sa mère . . .

— Est mourante.

Jeanne, Maxime, Irène poussent la même exclamation douloureuse. Le pasteur lève les mains au ciel.

— Mourante? . . . Non, non. Elle guérira. Nos intercessions n'auront pas été vaines, monsieur Audert. Dieu, dans sa bonté . . .

— Les voies de Dieu ne sont pas nos voies . . . Suivez-moi, monsieur le pasteur. Vous saurez mieux que moi lui recommander le calme . . .

Jeanne proteste.

— Nous avons hâte, papa . . .

Audert entraîne le pasteur. Les enfants gémissent.

— Mourante?

— Dès le premier jour, sanglote Irène, papa n'a plus eu d'espoir... Il vous a fait venir. Il a fait venir tante Merlin.

— Tante Merlin? Je ne peux pas la souffrir.

— Jeanne!

— Oh! toi, tu es sa favorite. Comme à papa, d'ailleurs. Maxime se fâche.

— Si tu recommences, toi...

Audert appelle Jeanne et Maxime, qui se précipitent vers lui. Il referme la porte sur eux et dit à Irène, en se tordant les mains.

— Je suis à bout de forces. Je ne peux pas assister à ce revoir. Ce sera déchirant... Reste avec moi! Elle est mourante, mourante. Entends-tu?

Il s'assied, anéanti.

— Ta mère elle-même n'a plus d'illusions. Et je ne suis pas de ceux qui en donnent. Elle a dit au pasteur: „Ce sera notre dernière prière.“ Comme il la reprenait, elle l'a regardé bien en face et lui a demandé: „Si vous aviez un secret, un lourd secret, le garderiez-vous à l'heure de mourir?“ Il hésitait à répondre. J'ai répondu pour lui: „Non.“ Elle se tourna vers moi: „Même si mon secret devait te faire cruellement regretter de le connaître?“ Je l'embrassai et je lui dis: „Même alors.“ Sa tête, plus pâle et plus triste, retomba sur sa poitrine. Monsieur François lui parla de Maxime et de Jeanne... Je les introduisis auprès d'elle... Quel peut être ce secret, petite?

— Un idée de malade.

— Non, non... Ses yeux, suppliants, s'arrêtaient sur les miens.

— Un secret de maman ne peut être bien terrible.

Toujours perplexe, Audert allait rentrer dans la chambre de sa femme, lorsque le pasteur pénétra dans le salon, en articulant des paroles sans suite.

— Insensé... Un caprice mortel...

— Mais enfin, monsieur le pasteur...

— J'ai inutilement insisté... Voyez!

La porte de droite s'ouvre devant la garde-malade. Celle-ci pousse un fauteuil roulant dans lequel madame Audert, très pâle et presque défaillante, se tient à demi couchée. Son mari court à elle.

— Lucienne! Une imprudence sans nom...

Jeanne et Maxime marchent, tête basse, aux côtés de leur mère. D'une voix lasse, et comme lointaine, la malade dit :

— J'étouffais dans ma chambre.

— Le docteur t'a défendu d'en sortir... Il peut arriver d'une minute à l'autre.

Et, bourru, Audert se tourne vers l'infirmière.

— Vous auriez dû me consulter...

— Elle a simplement obéi à mes ordres. Après quatre semaines de réclusion, c'est si bon de n'avoir plus le spectacle de ces murs entre lesquels on a souffert, souffert... Mes enfants!

Irène, Maxime et Jeanne sont autour d'elle.

— Vous vous aimez bien?

Etrange question! Mais madame Audert y revient et la précise.

— Jeanne, Maxime vous aimez bien Irène? Elle a été mon rayon de soleil. Vous l'aimerez bien?

— Pourquoi ne l'aimerions-nous pas? répond Jeanne.

— Nous l'aimerons bien, affirme Maxime. Avec toi, maman...

— Oh, moi...

Elle s'empare fiévreusement des mains d'Irène.

— Irène, mon Irène, ils t'aimeront bien.

Cette scène fut interrompue par le médecin, qui distribua des blâmes à tout le monde, pour commencer. Il finit par les concentrer sur la tête de madame Audert.

— Vous n'êtes pas sage, mais pas sage du tout. Nous vous reconduirons dans votre chambre et, pour vous punir, je vous condamne au régime du lit.

Un sourire dolent erre sur les traits ravagés de Lucienne Audert.

— Ne me grondez pas, docteur! Au point où j'en suis, une fantaisie de jolie femme est sacrée. Car j'ai été jolie... Hélas!

Puis, s'adressant aux enfants, elle murmure, d'une voix oppressée :

— Embrassez-moi! J'ai à causer avec le médecin. Et avec votre père.

Ils lui tendent le front, tous les trois, en s'efforçant de contenir leurs larmes. Après avoir dit à la garde-malade de s'éloigner, elle fait un signe au pasteur, qui se rapproche d'elle.

— Merci, monsieur le pasteur! Vous m'avez enlevé un grand poids de dessus le cœur, en me conseillant d'être sincère avant tout.

— Cependant, s'il s'agissait d'un secret . . .

— Vous me l'avez conseillé. Adieu! Priez pour moi!

Monsieur François est parti. Aubert, inquiet et nerveux, voudrait que Lucienne regagnât son lit.

— Tu te fatigues . . .

— Non, mon ami . . . Asseyez-vous ici, docteur. Et toi, Georges. J'ai à vous entretenir de quelque chose de très sérieux. J'ai hésité jusqu'à maintenant, parce que la certitude de la mort . . .

— Madame! Ne parlons que de votre guérison!

Lucienne Audert fixe sur le médecin des yeux où flotte déjà l'ombre de la longue nuit.

— Y croyez-vous? Là, franchement, y croyez-vous? Ne cherchez pas une des formules que vous avez pour des cas comme le mien!

Elle regarde son mari.

— Y crois-tu, toi?

— Lucienne!

— Je ne t'ai jamais interrogé. Tu es de ceux qui sont incapables de mentir, même par amour . . . Le docteur me renseignera, en ta présence.

— Mais, Lucienne . . .

— Je ne mourrai pas avant de t'avoir dit . . . Qui sait si je n'ai pas trop tardé?

Ses doigts amaigris se crispent sur ses tempes. Elle se renverse dans son fauteuil. Audert et le docteur sont penchés sur elle et, anxieusement, demandent un symptôme de vie à ce corps inerte.

Mais la crise est courte.

— Ce n'est rien . . . Un peu de vertige . . .

Madame Audert interpelle son mari.

— Tu ne défends pas au docteur d'être franc envers moi? J'ai un intérêt suprême à connaître la vérité . . . Serai-je encore de ce monde demain? Si j'en avais l'assurance, j'attendrais . . . Demain, docteur? . . .

— Nous ne sommes pas les maîtres de la vie . . .

— Pas de phrases, avec moi! J'ai compris.

— Je repasserai dans la soirée.

— Dans la soirée. Fort bien.

— Docteur, balbutie Audert, vous la sauvez? . . .

Elle a dit au médecin merci et adieu. Le docteur se retire, en répétant à Audert qui l'a suivi jusque dans l'escalier :

— Je ne peux plus rien pour elle . . . Du courage!

Une expression de volonté sereine et ferme se lit sur le visage de Lucienne Audert. Et cela est singulièrement poignant, car la mort est là, tout près.

— Je ne m'en serais pas allée en paix, Georges, ni avec toi, ni avec moi-même, ni avec Dieu, si je n'avais pas demandé et obtenu ton pardon.

— Mon pardon?

— Toute faute rend lâche. Il y a dix-neuf ans que j'aurais dû me jeter à tes genoux, te confier mon remords et ma honte. Tu es une de ces consciences qui ne transigent pas avec le mal qui ne l'admettent pas . . .

— Lucienne!

— Je n'aurais pas la force, même à cette heure, de t'avouer . . . cela, si je n'avais commis l'imprudence de garder un journal, que je comptais détruire. En partant pour Clarens, je croyais à la guérison. L'idée de la mort ne me hantait pas, comme depuis mon arrivée ici . . . Tu retrouverais ce journal. Quand je ne serais plus là pour implorer ta pitié, tu . . . Je me fais horreur! cria-t-elle, en cachant sa tête dans ses mains.

Audert, qui s'était assis près du fauteuil de sa femme, se lève pour appeler les enfants. C'est du délire, évidemment. L'agonie est proche.

Lucienne l'a deviné.

— Reste! Le temps presse . . . Ecoute-moi bien! J'ai eu, les premières années de notre mariage, une de ces heures troubles auxquelles on ose à peine penser, surtout dans un moment comme celui-ci . . . Après un supplice, que tu n'as pas soupçonné, la conscience ulcérée, le cœur flétri, je t'ai redemandé ma place au foyer et, depuis lors, j'ai cherché à réparer ma coupable folie . . . Je t'ai bien aimé . . .

— Tu as été la plus tendre et la meilleure des amies.

— Plus d'une fois, mon secret a failli m'échapper. Mais tu ne te doutais de rien. Pourquoi eussé-je empoisonné ton bon-

heur? Pourquoi ruiner deux existences, quand il suffisait de mon silence pour les sauver? Et notre petite Irène n'avait pas mérité...

— Irène?

— Je vais comparaître devant mon Juge. Dieu hait le mensonge par dessus tout. Je n'ai pas non plus le droit de demeurer dans ta mémoire l'épouse fidèle et sans tache que je n'ai pas été...

— Lucienne!

— Que je n'ai pas été... Après vingt-cinq ans de vie commune, on finit par se ressembler un peu, Georges. Tu es un sincère, toi. Ta loyauté n'a jamais été en défaut. Or, ton caractère a peu à peu formé le mien et, sauf pour une chose, une seule, je puis me rendre le témoignage que j'ai payé de retour ta franchise et ta droiture. Si tu n'étais pas toi, si je n'étais pas une chrétienne comme tu es un chrétien, je ne soulèverais pas ce voile. Je ne le ferais pas davantage, si je n'étais sûre de ton affection pour Irène... Je ne le ferais pas, si, plus tard, mon journal ne devait m'accuser... Pourquoi ne l'avoir pas brûlé plus tôt? Pourquoi?... Tout ceci pour t'expliquer... Donc... Mon Dieu...

Sa tête glisse sur les oreillers, un frisson agite les minces épaules de la malade.

— Un malaise... Je suis mieux... Sois indulgent pour moi, Georges, aie pitié! J'aurai plus qu'expié mon crime après l'avoir confessé... Il y aura tantôt vingt ans de cela, notre jeune ménage menaça de sombrer dans la mésintelligence et la désunion. Je n'étais qu'une enfant capricieuse, et passionnée de plaisir. Tu ne pouvais pas, et tu ne voulais pas céder à toutes mes fantaisies...

— J'avais des devoirs envers mes intérêts...

— L'homme en a aussi envers ses sentiments... Je ne t'accuse pas... Sombeval, Victor Sombeval, ton ami le plus intime, nous prêcha, sans succès, tous les deux. Je réussis trop facilement à le convaincre de tes torts. Il épousa ma cause avec tant de chaleur, que ma sympathie pour lui...

Les lèvres de Lucienne tremblaient. Son mari lui dit, d'une voix qu'elle n'avait jamais entendue:

— Lucienne!

Un effort surhumain, et madame Audert poursuit:

— Tu étais pénétré de la frivolité de mes goûts, de l'inanité de mes plaintes, et tu te flattais si bien de me ramener, docile, à mon seigneur et maître, que je ne vis plus en toi que le tyran . . . Ma colère me perdit.

— C'est de la démence . . .

— Ah! si ce n'était qu'un mauvais rêve! . . . Jusqu'où la misérable créature que j'étais n'est-elle pas descendue? . . . Je fus obligée . . .

Elle ferma les yeux, comme les désespérés à la minute fatale du suicide, — du saut, à travers la balustrade, dans le fleuve.

— Je fus obligée de me rapprocher de toi, pour que mon infamie . . . Pardon, Georges! . . . Je me fis humble et repentante. Ton cœur ne me soupçonna pas... Irène naquit... Irène...

Elle murmura :

— Irène n'est pas ta fille . . .

La bouche prête à l'outrage, les yeux fous, Audert la saisit par les bras.

— Ne me tue pas! La mort est là . . . Georges!

— Irène, pas ma fille? . . . Et tu as pu, dix-neuf ans durant . . .

— Je vais mourir . . . Pardonne-moi!

— Pas ma fille? . . . Elle? . . . Ma petite Irène? . . .

— Tu me fais mal . . . Je ne suis plus qu'une mourante . . . Pardonne-moi!

— Pas ma fille? . . .

— Promets-moi que, pour elle . . . Le péché de la mère ne se venge pas sur l'enfant. Repousse mon souvenir, méprise-le, Georges! Mais jure-moi . . .

Il eut un geste de rude refus.

— Je ne sais pas mentir, moi. Ne me demande rien!

— Quoi! tu pourrais . . .

— Ne me demande rien! Elle n'est pas ma fille. Je ne lui dois rien . . .

Lucienne se soulève péniblement, et c'est, presque debout, qu'elle implore.

— Pitié, Georges . . . Au nom de Celui qui est tout pardon et tout amour . . .

Il n'a pour elle qu'un mot brutal. Elle chancelle, un râle sort de ses lèvres. Audert s'élançe vers elle.

— Lucienne! . . . Ah! . . . Elle meurt . . .

Un appel déchirant.

— Irène!

Les enfants accourent.

— Maman!

La paix divine de la mort est descendue sur la pauvre femme. Elle n'a pas souffert pour passer dans l'au-delà. La vie s'est arrêtée tout à coup. Il semble que Lucienne Audert sommeille sur les oreillers où repose sa tête livide. Il n'y a plus de faute, il n'y a plus d'angoisse, il n'y a plus de remords. Dieu a pardonné.

Georges Audert pardonnera-t-il? Lourdement, il est retombé sur sa chaise. Mais ses paupières sont sèches.

— Priez pour elle! . . . Je ne peux pas.

(A suivre.)



GOTTFRIED UND JOHANNA KINKEL

Gottfried Kinkels Name hat in Zürich einen guten, vielleicht zu guten Klang. Heute erinnert man sich seiner, da der 8. Juli, der hundertste Geburtstag seiner Johanna das Andenken an jene bedeutende Frau und achtbare Schriftstellerin und Komponistin erneuert. — Mag es nicht immer die Mühe lohnen, die hundertjährigen Toten ihrer Vergessenheit zu entreißen: das Andenken an die Kinkels versetzt uns lebendig hinein in die bewegte Zeit des Jahres 48, aus deren Spiegel die Persönlichkeiten mit scharfen Konturen heraustreten. Allerdings greife man nicht, um sich über die Kinkels zu orientieren, zu jenen nekrologisierenden biographischen Verherrlichungen, wie etwa das „Lebensbild“ Otto Henne am Rhyns eine ist, sonst wird aus Skepsis gegenüber solcher Maßlosigkeit das Bild des überstrahlten Gegenstandes zu unbedeutend. Aber ein Blick in die klaren, von Begeisterung des Nacherlebens erfüllten Memoiren des Deutsch-Amerikaners Carl Schurz, die vor wenig Jahren in Berlin erschienen sind, oder in die feinfühligsten, abgeklärten spätern Bände der „Memoiren einer Idealistin“ von Malwida von Meysenburg ist wohl geeignet, uns jene wahrhaft große Zeit und die Charaktere von Gottfried und Johanna Kinkel mit frischer Unmittelbarkeit vorzuführen.

Und wenn nun aus solchen Quellen die lebendige Persönlichkeit der Johanna weit sympathischer und bedeutender widerstrahlt als der bekanntere und bewunderte Gatte, wenn in der Geschichte deutschen Geistes und deutschen Schrifttums ihr Name überhaupt viel glänzender eingetragen steht, als der des weichlichen, sentimentalischen Kinkels, der sich so sehr als „Deutsch-